

Canivaux et autres urbanités

LIBRAIRE DE SON ÉTAT, JOËL CORNUAULT A UNE NATURE DE CHRONIQUEUR.
SUR LES TRACES DE SON PASSÉ, VISITE D'UN TERRITOIRE URBAIN.

Libraire de profession, à Vichy, Joël Cornuault n'est pas le sédentaire qu'on imagine. Le métier a changé depuis Anatole France et les manières d'être écrivain aussi. Cornuault, lui, a opté pour la polymorphie tout en douceur : à une nature d'observateur et de poète, il a donné l'occasion de se développer en construisant une œuvre dont les facettes se rejoignent harmonieusement à travers ses propres mots et de nombreuses traductions de grands Américains négligés par le commerce éditorial (K. Rexroth, J. Burroughs, A. J. Downing). À l'occasion, c'est sous la forme de l'essai qu'il étudie ses auteurs de prédilection que sont les magistraux Henry David Thoreau et Élisée Reclus. On devine quels sont ses sujets de prédilection...

Diffusant à l'usage de ses proches des *Notes de Phénix* où il place des « choses ardentes dites paisiblement » – celles que l'on retrouve dans le recueil présent par exemple –, c'est tout la biosphère qu'il examine avec une grande subtilité du point de vue de la nature, des jardins, de l'amour ou des sons. Comme il y a des voyages sentimentaux, Joël Cornuault établit son écologie sentimentale du monde à travers des promenades parisiennes qui n'ont rien de commun avec le sempiternel éloge de la Ville-Lumière et de ses passages couverts. Moins porté à la grande Histoire que Claude Eveno (Lmda N°181), Joël Cornuault est un être dans un lieu qui sent, ressent, se souvient et rêve.

De tempérament flâneur, vous livrez irrégulièrement des chroniques que l'on peut dire sentimentales, lorsqu'elles ne sont pas littéraires. À quel besoin répondent-elles ?

Un besoin d'extériorisation, qui n'est pas tellement différent, somme toute, de celui d'un petit enfant. Il vient de voir son premier hérisson dans l'herbe ou un splendide papillon. Il dit à sa mère ou à son frère : « Viens voir, viens voir ! » Il veut à tout prix partager sa découverte et redoubler par là son émotion. Celle-ci est liée pour moi à l'expérience de tout ce qui constitue le monde extérieur. De la nature, mais aussi de la société. J'y inclus la littérature. Des œuvres dont on ne parle jamais, qui n'ont jamais été traduites. J'ai consacré il y a quelque temps une des chroniques dont vous parlez à John Thelwall, un sans-culotte anglais dont personne n'avait traduit une ligne en français. Un pré-romantique inconnu des bataillons universitaires.

Votre recueil présent évoque la Capitale de vos années de jeunesse. L'attrait de la ville est-il toujours aussi fort ?

Il existe peu de littérature et de représentations en général du quartier de La Chapelle où j'ai passé mon enfance et mon adolescence. Malgré Dabit, Eluard, voire Delteil, qui l'ont habité. Ce quartier n'a pas eu son Calet ni son Yonnet. Je n'aurais pas écrit *Le Sentiment des rues* sinon. Par ailleurs, une certaine « naturomanie » a envahi le débat public. Thoreau est l'un de ses otages les plus récents, comme j'ai voulu le dire dans *Thoreau, dandy crotté*. J'apprécie les pionniers, mais les suiveurs, les suceurs de

roue sont assommants. La ville m'a permis de rêver, de me placer dans un nouvel écart par rapport à ce que nous sommes censés approuver et aimer. Cela dit, il n'est pas impossible que *Le Sentiment des bois* suive *Le Sentiment des rues*, car j'aime toujours les franchises campagnes.

Le topos est donc une clé de votre action en littérature ?

Pas qu'en littérature ! Il est désormais difficile d'habiter un lieu. Plus facile de se promener, de traverser. Les villes-musées, la nature champêtre enlaidie, ou devenue autoroute à randonneurs : nous nous fauflons, nous *marchons* à l'imagination, et à contretemps. Alors, il y a la merveille d'une pensée (la fleur et le reste) dans l'interstice. Pessimisme à part, même dans un hameau périgourdin, il faut jouer serré... Il est rare que le réel visible soit directement porteur de beauté et vous élève. L'exubérance naturelle de la montagne reste plus favorable. J'ai tourné autour de ces points dans *Ce qui fait oiseau*, y compris dans la dimension *sonore* de nos ambiances vécues : elle est aussi déplorable de brutalité dans un contexte rural qu'en ville. Et puis, dans ma vie, il y a l'amour et l'amitié. Je les ai rencontrés. Je crois qu'ils affluent tout le temps dans mes essais ou autres. Ainsi que la culture qui n'est pas celle des gloires établies.

Il y a aussi cette sociologie sauvage que vous établissez, en particulier aux loisirs des pauvres qui vous ont frappé...

Oui, c'est une sociologie le nez au vent, si l'on veut. Je ne revendique rien pour moi seul, alors j'observe comment vivent les autres. La Chapelle, vers 1960, était une région de pauvreté décente. On jouait dans le caniveau encore, dans le square. Les écrans n'existaient pas. Donc, on vadrouillait tout près, comme le petit Louis Bastide dans *Les Hommes de bonne volonté* de Jules Romains. Mes parents marchaient pas mal le dimanche. Nés à la campagne, ils découvraient tout. Ils n'avaient pas assez d'argent au départ pour consommer et ils ne fréquentaient pas les bistrotts. C'est peut-être à cette pratique toute simple que je dois cette perméabilité à ce qui nous entoure, dans quelque milieu que ce soit. Le quai et les wagons du métro comme les Buttes-Chaumont, les quartiers centraux et le dos des immeubles du XVIII^e. Plus tard, j'ai fait le piéton des campagnes dans la foulée. Pendant des années.

Autre ancrage, les livres, parmi lesquels les *Histoires de la nuit parisienne* de Louis Chevalier, ce « géographe de la vie et de la mort » dont vous rappelez l'œuvre...

Mais pas sans la critiquer. J'évoquais la pauvreté « décente » du quartier de mon enfance ; elle n'était pas (ou pas plus qu'ailleurs) pauvreté *délinquante*. Or, vous connaissez la thèse de Chevalier sur *Les Classes laborieuses et les classes dangereuses*. Sa fascination pour le crime et la crapule n'est en rien la mienne. Le chapitre dont vous parlez a été écrit dans l'idée de tracer une ligne de démarcation entre les humbles, mal fagotés (quoique les mamans et les femmes, comme toujours, fassent des miracles), pas sûrs



**Le Mondain hôtel, rue de la Chapelle, Paris.
Photographie de René-Jacques (1908-2003)**

d'eux, leur milieu de vie et les criminels. Cette population-là n'amusait pas Chevalier. J'ai été saisi par la contradiction entre le grand pouvoir de suggestion de ses enquêtes (terme que je déteste) et la perspective très sèche, très voyeuriste, dans laquelle il place cette capacité. Fargue ou Hardellet, entre autres, me sont autrement fraternels.

Entre l'évocation de Paris par Chevalier, Fargue, ou Éric Hazan, quelle place reste-t-il au poète que vous êtes ?

C'est vrai, la marge est étroite. Mais je signalais la quasi-absence de « mes » quartiers (qui ne sont ni Montmartre, tout proche, ni Belleville) dans les représentations, littéraires ou autres. D'où, dès lors, une certaine liberté qui s'offre à la plume. Et puis je me suis lancé dans des « promenades rétrospectives ». En revenant sur certains lieux, on se faufile cette fois dans les interstices du temps. Les souvenirs déclenchés (on pourrait invoquer ici Poe, Hardellet, encore, et George du Maurier) sont d'une grande intensité, mais ce que j'appelle rétrospection est toujours une activation au présent. Une association très poétique du temporel et du spatial, oui. Mais qui n'est pas uniquement préoccupée du moi. Qui ouvre sur ce que deviennent les choses et permet de comparer les époques, leur qualité. La subjectivité et l'objectivité s'y mêlent, ce n'est pas paralysant.

Parvenez-vous à imaginer un Paris totalement différent de ce qu'il est ?

Je suis navré par le déficit d'utopie (au sens d'Ernst Bloch, certes pas à celui de Le Corbusier) où notre temps se complaît. Notamment dans le rapport entre les villes bien dessinées et les campagnes, franches, elles aussi. Mais Paris « totalement » différent (ou Salamanque, Florence, San Francisco) ne serait plus

Paris et je ne pourrais m'accoutumer à cette violence faite à l'histoire, qui ne peut se comprendre, ni se vivre, hors de toute dimension affective. Qui est intimidé par le chantage au passésisme que font les constructeurs de tours (évidemment écologiques !) et autres auteurs de « gestes architecturaux » ? Ce développement n'a rien d'organique. Il est hautement spéculatif. Il me paraît conséquemment très dommageable.

Vous êtes un spécialiste d'Élisée Reclus. Quelle serait son opinion sur notre société urbaine ?

Il rêvait que « l'homme devenu artiste » « renouvelle la beauté » tant des villes que de la nature proche. Il a admiré les transformations d'Edimbourg, par exemple, qui entraînent des démolitions, mais respectueuses du pittoresque du site. L'esthétique n'est jamais loin de ses critères pour rendre les hommes plus heureux. Mais comme reflet des hommes eux-mêmes, et qui se seraient détachés du profit et soucieux de s'établir dans une accordance (vieux mot utile ici) avec leur milieu. Il serait probablement consterné par la nature presque exclusivement marchande des mégapoles (car la culture et le tourisme afférent y sont marchandises, bien sûr, et pas seulement dans les rues piétonnes). Par la violence, encore, avec laquelle les « marques » se sont emparées des rues centrales. Mais, si Reclus ne considère pas l'espace urbain comme uniquement fonctionnel, un lieu d'échange des marchandises sans circulation d'idées et de nouveautés, il n'en parle quasiment pas d'un point de vue subjectif. Il n'est pas un grand rêveur-promeneur de ville. Il n'y a pas d'*Histoire de la ville* comme les *Histoires d'un ruisseau* et d'une *montagne* signées Reclus.

Peut-on décrire la campagne comme on décrit la ville ?

La précision de langage qu'implique la description peut ne pas tuer la suggestivité. Voyez Gracq. Dans *Liberté belle*, j'ai parlé des petites villes sans notoriété comme de tremplins pour l'imaginaire souvent négligés. Ou des villes traversées par des torrents plutôt que par des rivières. Les apparences ont été décrites, brièvement, parce que je m'intéresse à des typologies non recensées, comme ce que j'ai appelé les *pysages* ou les géographies synonymiques. Mais que ce soit à Paris ou dans le Haut-Allier, ce qui me concerne c'est l'interaction entre la personne et le milieu. Et ce rapport, la description ne l'épuise pas.

Qu'est-ce qui prime finalement dans les souvenirs : le décor ou l'ambiance qui l'imprègne ?

L'ambiance, puisque le mot décor a un sens plutôt théâtral. Mais, aujourd'hui, les termes finissent par se rejoindre dans l'usage. L'humain a une grande part dans mes souvenirs géographiques déterminants. J'ai revécu le Point-du-Jour (quelques rues près de la porte de Saint-Cloud) dans un état de suspension idéal, d'une incroyable douceur, revoyant ceux que j'y aimais et qui ont disparu du monde visible. Les retrouvailles fugitives avec nos fantômes sont le plus bouleversant de cette activité. Je pense à mes parents, à mes copains du XVIII^e arrondissement, avec qui j'ai appris à parler surréaliste à 16 ans. L'amour, l'amitié sont inséparables d'un cadre, d'un milieu, dans le présent et dans le souvenir.

Propos recueillis par Éric Dussert

Le Sentiment des rues, de Joël Cornuault
Le Temps qu'il fait, 109 pages, 15 €